

Science-fiction, littérature politique?

Le texte de Sylvie Vartian est très stimulant. Il pose de nombreuses questions sur les rapports entre SF et mouvements sociaux. Ici, en l'espèce, le féminisme dont les trois auteurs qu'elle analyse se réclament expressément, comme l'a expliqué Ursula Le Guin dans un entretien : *"My first feminist text was The Left Hand of Darkness, which I started writing in 1967. It was an early experiment in deconstructing gender. Everybody was asking, "What is it to be a man? What is it to be a woman?" It's a hard question, so in The Left Hand of Darkness I eliminated gender to find out what would be left. Science fiction is a wonderful opportunity to play this kind of game."*

La place des femmes dans la science-fiction

La science-fiction avec ses fantasmes technologiques, ses vaisseaux spatiaux ses batailles inter galactiques a si longtemps passé pour un genre masculin que son utilisation par des féministes peut paraître surprenante. En fait, cette image d'un genre conservateur et sexiste est depuis quelques temps remise en cause. Très tôt, des femmes ont écrit des textes de science-fiction, parfois sous des pseudonymes masculins, comme Alice Bradley Sheldon, devenue pour ses lecteurs, James Triptree Jr. Davin a compté que 203 auteurs de sexe féminin ont publié un millier d'histoires dans les revues de SF de 1926 à 1960¹. Mais c'est dans les années 60 qu'ont vraiment émergé plusieurs romancières mais aussi des éditrices de revues et d'anthologies comme Sheila Williams (Asimov's Science-Fiction), Margaret Mitchell (Analog), Ellen Datlow (Omnimagazine, diverses anthologies), Tina Lee (Analog), Delia Sherman, Farah Mendlesohn... Au point que l'on a pu dire que les femmes avaient fait évoluer le genre. "Subject matter, écrit Bran Aldiss, is much changed. The technocratic emphasis of the fictions prevailing in the forties and fifties - hardly surprising in wartime - has become diluted. Lowering the technocratic threshold appears to account for SF's wider readership among women, together with a weakening in faith in technological progress."² Il aurait été surprenant qu'elles ne traitent pas de leurs luttes.

De fait, le féminisme a produit suffisamment d'oeuvres pour avoir suscité la publication de plusieurs anthologies (répertoriées sur ce [site](#)). L'une des plus récentes réunit des textes d'une dizaine d'auteurs : Nancy Kress, Connie Willis, Sarah Zettel, Pat Murphy, Vonda N. McIntyre, S.N. Dyer, Katherine MacLean, Octavia E. Butler, Anne McCaffrey, and Ursula K. Le Guin³. (Connie Willis et S. Williams).

Les relations du féminisme et de la science-fiction sont passées par plusieurs phases :

- Une phase de rejet : l'image sexiste et conservatrice de la SFa été pour une part créée par les féministes qui ont, dans les années soixante, attaqué violemment la culture populaire accusée de faire la promotion d'une idéologie patriarcale et machiste. Faisant ainsi de ce genre un terrain de bataille idéologique : il fallait le reconquérir, le subvertir de l'intérieur.

¹ Eric Leif Davin : Partners in Wonder: Women and the Birth of Science Fiction, 1926-1965, Lexington books, 2006

² Introduction, A science-fiction omnibus, Penguin Books, 2007. Dans cette anthologie, Brian Aldiss reproduit les nouvelles de trois auteurs féminins. Et ce n'est pas une exception. Pour ne prendre que cet autre exemple : trois des 15 nouvelles que Gardenr Dozois a retenus dans Best SF short novels, ont été écrits par des femmes. La science-fiction n'est plus l'affaire des seuls romanciers masculins.

³ Connie Willis, S. Williams, A woman's liberation : A choice of futures by and about women,

- Une phase de combat : la conquête du genre par des auteurs qui, comme Joanna Ross, l'auteur de [Female Man](#), ont voulu combattre les idées patriarcales sur le terrain littéraire devenu champ de bataille idéologique.

- Une phase d'appropriation avec des travaux historiques qui conduisent à la découverte d'auteurs féminins inconnus dont témoignent, notamment, les recherches de Devin et Justine Larbalestier⁴.

Cette révolution féministe a contribué au développement d'une Science-Fiction qui délaisse la rêverie technologique et renoue avec l'imaginaire social que l'on trouvait dans les utopies socialistes du 19^{ème} siècle et dans les dystopies (utopies négatives) des années trente (Aldoux Huxley). Dans un nombre croissant d'ouvrages, la technologie n'est plus là que comme un décor utile pour rendre vraisemblables les sociétés décrites. Ce qui s'inscrit, probablement, dans une évolution plus générale du genre et de ses relations avec la technologie.

Utopies : sociales ou technologiques?

Dans les années cinquante, les auteurs se souciaient d'abord d'imaginer des machines nouvelles. Ils voulaient dans la tradition de Jules Vernes imaginer le futur. Beaucoup d'auteurs et de lecteurs, hommes et femmes, avaient une culture scientifique ou, du moins, un intérêt marqué pour la technologie et la science. En témoignent de nombreuses anecdotes, comme celle que raconte Katherine MacLean, une auteur des années cinquante. Découvrant par hasard une convention d'ingénieurs électroniciens par un jour de pluie à New-York, elle souhaite assister à quelques conférences. Elle n'a ni invitation ni accréditation et la personne à l'accueil lui demande son nom. À peine le lui a-t-elle donné qu'il lui serre la main avec enthousiasme, lui demande si elle est bien la Katherine MacLean qui a écrit "Incommunicado" et la présente à trois ingénieurs qui se précipitent autour d'elle : eux aussi avaient lu sa nouvelle. Et Katherine MacLean de conclure : "In the 1930s and 1940s, scientists and boys planning to be scientists read *Astounding* (*Analog*) with close attention to the hottest most promising ideas and took them up as soon as they could get funded lab space. They did not openly express their gratitude to science fiction, because the funding depended on keeping claim to have originated the ideas they had put so much work into testing and verifying."⁵

Cet intérêt pour la technologie n'a pas disparu, loin s'en faut. Mais les rêveries technologiques basées sur une croyance dans le progrès permettant de réaliser ce qui paraît, au moment de l'écriture du roman irréalisable, comme un voyage sur la Lune du temps de Jules Vernes, ont fait place, chez de nombreux auteurs, à l'invention de systèmes susceptibles d'être développés dans un avenir proche⁶. *Analog*, l'une des grandes revues du genre a créé une rubrique "The science being the history" qui donne à ses auteurs la possibilité d'ajouter un article faisant le point sur les recherches qui ont nourri leur récit et le rendent vraisemblable. Cette rubrique est l'occasion d'échanges avec des scientifiques.

La spécialisation du domaine, la création de collections consacrées à la Fantasy, genre qui fait appel à la magie et s'éloigne du vraisemblable scientifique, ont contribué à ce mouvement qu'a amplifié l'émergence d'une vision plus pessimiste du progrès. Dans un nombre croissant de récits, il apparaît que la technologie, bien loin d'être une solution, est un problème. La nature se venge, ré-

4 Justine Larbalestier, *Daughters of Earth: Feminist Science Fiction in the Twentieth Century*, Feminist science-fiction in the twentieth century, Wesleyan University Press, 2006.

⁵ Dans le même registre, les biographies des ingénieurs affichées dans le hall of fame de Cap Canaveral insistent toutes ou presque sur le rôle de la science-fiction dans leur formation intellectuelle.

⁶ Cette évolution fait l'objet de critiques récurrentes de lecteurs des revues spécialisées qui regrettent le souci de réalisme technique de beaucoup d'éditeurs.

siste comme dans les romans écologiques de Franck Herbert et James Schmitz⁷ ou contourne les barrières mises par l'homme comme dans *Evolution*⁸. Dans cette nouvelle Nancy Kress imagine une mutations des microbes devenus résistants aux antibiotiques et en examine les conséquences sociales : faute de pouvoir répondre au défi par la science, des citoyens inquiets pour leur santé et celle de leurs enfants détruisent des hôpitaux et assassinent les médecins qui prescrivent les derniers antibiotiques encore efficaces et risquent, ce faisant, d'accélérer ces mutations. La nature poussée à bout peut détruire la société humaine.

Nous sommes passés du rêve technologique à quelque chose qui ressemble à une prospective romancée. Cette démarche plus réaliste modifie l'approche : l'enthousiasme sans faille a cédé chez beaucoup d'auteurs la place aux interrogations sur les usages des technologies et sur leur impact sur nos comportements sociaux. Les auteurs de romans de science-fiction n'ont pas été insensibles aux critiques de la technologie engagée dès la fin des années quarante par des auteurs comme Anders, Heidegger ou Jonas et reprise par les mouvements écologistes.

Une littérature politique

Si la science-fiction a été investie par des auteurs qui se préoccupent de politique et d'idéologie, c'est qu'elle s'y prête particulièrement bien. Dans des genres plus classiques l'auteur qui veut faire valoir ses idées sur la société en est souvent réduit à introduire des personnages traditionnellement négligés, des femmes qui ne soient pas seulement fatales dans le roman policier, par exemple. Héritière de la littérature de voyage, utilisée au 18^{ème} siècle pour contourner la censure⁹ et du récit utopique, la science-fiction permet d'aller plus loin et d'explorer, sous couvert de décrire des mondes éloignés dans le temps et dans l'espace les conséquences d'une transformation sociale, démographique, d'une évolution des mœurs, de la technologie. Des récits qui nous entraînent dans des sociétés inconnues facilitent l'introduction de passages didactiques tandis que l'éloignement permet de se détacher du réalisme... Les personnages y consacrent beaucoup de temps à décrire leur société, à l'expliquer à des étrangers aussi surpris qu'ignorants. Les guerres des mondes, que l'on rencontre si souvent, sont l'occasion d'opposer, et donc d'opposer modèles politiques et sociaux : anarchies contre dictatures, sociétés patriarcales contre sociétés matriarcales, régimes dominés par des mouvements religieux intégristes, régimes guidés par la seule raison, sociétés hyper-technologiques, sociétés traditionnelles... La technologie que tant d'auteurs s'exercent à décrire, certains avec un certain souci d'exactitude, n'est souvent là que pour donner une impression de réalité et rendre vraisemblable ce qui ne le serait pas autrement. Les conflits insterstellaires, les guerres qui abondent dans ces romans sont autant d'occasion de confronter des régimes, dictature contre démocratie ou anarchie, comme, exemple entre mille, dans le monde des non A de Van Vogt.

L'éloignement dans le temps amène à revenir sur le passé, à réfléchir à l'histoire de nos sociétés, à imaginer des histoires alternatives, thème récurrent dans les uchronies. Beaucoup de romans proposent de véritables théories de l'évolution des sociétés, de ce qui les détruit (des guerres incessantes, des innovations mal maîtrisées...) et de ce qui les transforme. La psychohistoire d'Isaac Asimov, science capable de prévoir l'évolution des sociétés grâce à la psychologie et aux mathématiques, en est sans doute le meilleur exemple. De manière inattendue pour un genre qui a longtemps attiré les avocats les plus déterminés de la technologie, ces philosophies de l'histoire détruisent assez fréquemment l'alliance, classique depuis Condorcet, du progrès scientifique et de la liberté in-

⁷ Dans *Grandpa*, écrit en 1955, James Schmitz décrit la révolte de la nature contre l'homme. Cette longue nouvelle a été rééditée dans l'anthologie de Brian Aldiss : *A science fiction omnibus*, Penguin 2006.

⁸ Nancy Kress *Evolution*, 1995. Nouvelle reprise dans Nancy Kress, *Beaker's Dozen*, 1998

⁹ On pense aux *Lettres Persanes*, publiées sans nom d'auteur à Amsterdam ou aux *Voyages de Gulliver* dans lesquels Swift aborde un thème récurrent de la science-fiction : celui de la différence entre l'homme et l'animal. Rappelons que les oeuvres de Jules Verne ont été publiées dans une collection intitulée "Les voyages extraordinaires".

dividuelle. Les sociétés du futur que nous propose la science-fiction sont souvent d'abominables dictatures. Il n'est pas rare que les hommes y soient réduits d'esclaves de leurs machines, tout juste bons à les entretenir.

Cet éloignement autorise aussi toutes les libertés. Littérature populaire, bon marché, souvent destinée aux adolescents, la science-fiction échappe plus que d'autres aux contrôles de toutes sortes, ses auteurs n'hésitent pas à jouer avec nos interdits. Ils abordent plus souvent que leurs collègues spécialisés dans d'autres genres des sujets tabous, comme l'inceste, l'amour libre, la polygamie, la polyandrie, les frontières de l'humanité, le racisme...¹⁰ Cette liberté de ton est particulièrement frappante dans les romans écrits dans l'Amérique puritaine des années cinquante. C'est d'autant plus surprenant que ces violations des normes sociales sont présentées de manière très directe. Le lecteur n'a pas besoin de mener une analyse en profondeur, de convoquer ce que Fredric Jameson a appelé, dans une tentative de d'associer analyses marxiste et freudienne, le "political unconscious"¹¹ pour saisir les intentions de l'auteur.

Les auteurs de science-fiction ont si souvent abordé questions sociales et politiques, et avec des points de vue si opposés, le genre n'est ni de gauche ni de droite, que Wikipedia a consacré une notice très complète aux idées politiques que l'on trouve dans leurs oeuvres¹².

Une littérature d'action?

On connaît le rôle que les romans d'anticipation pu jouer dans le développement de l'écologie politique - on pense à Yves Frémion élu écologiste au Parlement européen qui dit avoir découvert l'écologie dans des romans de science-fiction dont il est devenu un spécialiste -, mais aussi dans la critique de la pensée totalitaire (Aldous Huxley avant-guerre, Brian Aldiss, un peu plus tard¹³). On sait également que des auteurs comme Robert Heinlein (avec, par exemple, *Révolte sur la lune*) ont contribué à la diffusion aux Etats-Unis des idées libertariennes dont l'une des premières propagandistes, Ayn Rand, était elle-même romancière. Dans *Atlas shrugged*, son livre le plus connu publié en 1957, tous les savants, créateurs et artistes des Etats-Unis se mettent en grève et vont s'installer dans une région montagneuse reculée pour construire une société libre où chacun se détermine en fonction de son seul intérêt. On connaît moins l'aventure des Futurians, écrivains de gauche, dont des membres de la ligue communiste, comme Frederic Pohl ou des trotskystes comme Judith Merrill, qui ont investi à la fin des années trente le monde de la science-fiction avec l'ambition d'y développer leurs idées politiques et dont plusieurs comptent aujourd'hui parmi les grands noms du genre (Asimov, Blish, Pohl...). Que des féministes aient investi ce champ pour faire avancer leurs thèses, en explorer les conséquences positives et négatives, dénoncer leurs adversaires ne doit donc pas surprendre.

Certains textes traitent de problèmes contemporains. Dans James P. Crow, une nouvelle de 1952, Philip K. Dick aborde la question du racisme institutionnel en imaginant une société dans la-

¹⁰ Ce qui n'exclut pas les contrôles. Chris Beckett raconte dans son blog que l'éditeur de la revue Asimov lui a demandé de réduire le nombre de "fuck" dans l'une de ses nouvelles. D'après Stanley Schmidt, éditorialiste de la revue Analog, certaines revues imposeraient à leurs auteurs des quotas de personnages de telle ou telle orientation sexuelle (in réponse à un lecteur dans le n° de novembre 2010 de cette revue).

¹¹ Tout texte littéraire a pour ce théoricien du post-modernisme une dimension politique; Sa forme autant que son contenu sont des expressions des rapports de force économiques. La littérature doit, dit-il, être comprise comme un acte social symbolique. Fredric Jameson est l'auteur d'une étude sur l'utopie et la science-fiction, *Archeologies of future*, Verso, 2005,

¹² [Political ideas in science-fiction](#)

¹³ Brian Aldiss raconte comment Non Stop son premier romans a rencontré un grand succès en Pologne parce qu'il y a été lu comme une métaphore de l'emprisonnement auquel étaient soumis ce pays sous le joug de l'armée soviétique.

quelle des robots ont domestiqué et mis en servage les hommes. On y voit, de l'intérieur, un enfant découvrant la ségrégation, la soumission de ses parents mais aussi la révolte qui couve et l'espoir que fait naître la promotion sociale inattendue d'un certain James P. Crow¹⁴. Plus récemment, Chris Beckett noue, dans *The Holy Machine*, le thème classique du robot qui se réveille à la conscience et celui de l'intégrisme religieux dont il dénonce les excès.

D'autres récits sont plus proches de l'utopie. À force d'imaginer des solutions nouvelles certains auteurs ont fini par concevoir de véritables innovations politiques. C'est le cas de Sherri S.Tepper, qui a conçu une société où les décisions sont prises par deux assemblées, l'une élue par les femmes, l'autre par les hommes, ce qu'elle justifiait ainsi dans une interview : "I'm not sure a world run by women would be any better. They're human beings! What I'd really like to see, and what I think we should have – maybe in this country to start with, or in one of its states – is for men to elect a male legislature and a male president, and women to elect a female legislature and a female president. All issues to do with men ought to be decided by the male legislature, and all issues to do with women by the female legislature. And then there should be joint committees to work out any problems, and the male and female presidents should operate as sort of a team. This would give women what they ought to have: absolute numerical parity in the political process. (Though I'm not sure they'd make any better sense than men do.)"

L'idée est originale, mais reste de l'ordre de celles que l'on développe entre amis sans aller beaucoup plus loin. D'autres auteurs ont "inventé" des théories politiques qui peuvent, après coup, passer pour une anticipation de thèmes développés bien plus tard. Dans une de ses premières nouvelles, *The skull*, publiée en 1952, Philip K.Dick imagine un mouvement millénariste qui mixte la non-violence à la Gandhi, la critique de la modernité à la Anders et comportements de repli à la Thoreau, ce qui donne ceci : "*Il a fait son apparition un beau jour pour prêcher une doctrine de non-violence, de non-résistance : il ne fallait pas se battre, ni payer d'impôts servant à fabriquer des armes, ni faire de recherche autre que médicale, mais vivre bien tranquillement, cultiver son jardin, fuir les affaires publiques, s'occuper de ses affaires. Rester obscur, inconnu, pauvre. Donner la plus grande partie de ses biens, quitter la ville.*" Ce qui ressemble au programme que les autonomes et certains néo-primitivistes, à la Zerzan ont développé et, pur certains au moins, appliqué quarante ans plus tard.

De là à tenter de mettre en application ces idées dans le monde réel, il n'y a qu'un pas que certains ont franchi. Plusieurs auteurs ont pris assez au sérieux leurs utopies pour glisser de l'écriture de romans à la démarche militante. On connaît tous le parcours de Ron Hubbard, auteur de science-fiction devenu fondateur d'une religion, la scientologie, mais d'autres ont eu les mêmes tentations. Robert Heinlein a entamé sans succès un début de carrière politique. Certains de ses lecteurs ont eu l'ambition de réaliser une de ses utopies.

D'autres encore ont utilisé le roman de science-fiction comme outil de débat politique. C'est le cas de Nancy Kress qui explique, dans l'introduction de son roman le plus célèbre *Beggars in Spain*, roman dont les personnages peuvent vivre sans dormir, qu'elle a voulu engager un débat avec Ayn Rand, auteur qui a une grande influence sur les libertariens, et Ursula Le Guin qui a décrit dans un de ses romans les plus célèbres, une société proche d'un modèle anarchiste.

Les trois auteurs dont parle Sylvie Vartian, Ursula Le Guin, Margaret Atwood et Elisabeth Vonarburg, s'inscrivent dans cette logique puisqu'elles conçoivent des sociétés dans lesquels certaines des idées développées par les féministes l'ont emporté pour le meilleur ou... le pire. Toutes trois sont féministes mais les mondes post-féministes qu'elles imaginent sont tout sauf souriants. Alors qu'on s'attendrait à des textes qui, à l'image des utopies socialistes, décrivent des mondes

¹⁴ Cette nouvelle est reprise dans Philip K.Dick, *Immunité*, Folio, 2005. James P.Crow renvoie évidemment à Jim Crow, surnom donné aux noirs dans l'Amérique ségrégationniste.

heureux parce que les femmes y sont les égales de l'homme, les dominant ou, encore, vivent sans eux, c'est souvent tout le contraire. Plus qu'un paradoxe, c'est le symptôme, la trace des débats qui ont animé les mouvements féministes dans les années 60 et 70 : quelle place faire à la maternité? À la sexualité? Comment concevoir une société féministe?...

Plutôt que de les contester de manière théorique les idées de leurs adversaires au sein du mouvement féministe, ces auteurs en explorent toutes les conséquences pour en montrer paradoxalement les limites et les faiblesses. Elles utilisent la fiction, la création de mondes imaginaires pour conduire une variante du raisonnement par l'absurde. Elles se posent des questions comme : Que se passerait-il si nous vivions dans une société matriarcale? Si l'on allait au bout des conséquences de ce type de société? Et elles montrent, comme pourrait le faire un expérimentateur dans un laboratoire, que cela ne peut conduire qu'à des situations détestables. Plus qu'une critique du féminisme radicale, il faut comprendre ces textes comme une participation romancée aux débats qui ont animé dans les années 60 et 70 les féministes. Sylvie Vartian l'évoque lorsqu'elle reprend l'opposition que faisait Adrienne Rich entre la maternité comme institution construite par le patriarcat pour contrôler les capacités reproductrices de la femme (maternity) et la maternité comme expérience, source de plaisir et d'épanouissement (motherhood).

Une ethnologie expérimentale

Les questions de reproduction, de sexualité font l'intérêt de la plupart de ces romans. En s'interrogeant sur la maternité, sur les relations entre les sexes, leurs auteurs ont exploré à la manière d'ethnologues des systèmes de parenté alternatifs et découvert leur rôle dans le développement des inégalités sociales, dans la construction des rapports hiérarchiques et dans la transmission des biens et des statuts. Parce qu'ils s'intéressent aux structures sociales les plus fines, relations de couple, familles qu'elles manipulent en tous sens, ces auteurs produisent une véritable ethnographie de sociétés imaginaires. Là où les ethnologues étudient des sociétés isolées ou en marge des sociétés industrielles, les auteurs de science-fiction explorent des mondes qu'ils inventent.

Partant d'une réflexion sur la génétique, Nancy Kress essaie, par exemple, de comprendre comment naissent les structures hiérarchiques dans des sociétés où tous n'ont pas les mêmes capacités. Elle imagine pour cela un monde dans lequel des biologistes ont réussi à modifier le gène du sommeil, ce qui leur permet de créer des individus qui ne dorment pas, qui travaillent donc beaucoup plus que les autres, connaissent plus de choses (ils ont plus de temps pour étudier) et deviennent de ce fait plus intelligents. Ces capacités sont héréditaires et très vite ces non-sleepers sont victimes de discriminations, on leur reproche d'occuper les meilleurs postes, de s'enrichir plus vite que les autres, de faire une concurrence déloyale aux entreprises classiques. Deux futurs se dessinent alors. Dans le premier, les gens ordinaires, ceux qui dorment, se protègent en créant une économie réservée : ils n'achètent qu'à des entreprises qui emploient des sleepers. Ils paient plus cher des produits de moins bonne qualité, mais qu'importe, ils se protègent ainsi et échappent au chômage auquel les aurait autrement contraint la plus grande productivité des entreprises des non-sleepers. Mais cette stratégie paraît échouer. Quelques décennies plus tard, la société s'est partagée en deux catégories, les donkeys, des non-sleepers très productifs qui travaillent pour la collectivité et des beggars (qui donnent son titre au roman : *Beggars in Spain*) que l'on appelle aussi Livers (ils vivent sans contraintes), tous Sleepers qui vivent d'allocations chômage (le Dole). Cette analyse reprend, en les exagérant à peine quelques traits de la société américaine.

...